

Jean Paulhan à Madagascar : une histoire de reconnaissance et d'hospitalité Tentative de portrait à travers ses lettres de 1907-1910

par Jean-Kely Paulhan *

« Tu aimerais beaucoup les Malgaches. Moi, à mesure que je les connais, je les estime et je les aime davantage. »

À sa mère, 11 avril 1908

« J'aimerais bien me faire malgache quand je serai très vieux. Au moins on a une valeur, on peut raconter des choses. Au lieu qu'en France, si je raconte l'Affaire Dreyfus, on la saura bien mieux dans des livres. »

À son père, 27 février 1910

Né à Madagascar en 1951, petit-fils de Jean Paulhan, je ne connais l'île que par les souvenirs de mon père, Frédéric, dont la voix tremblait d'émotion et de respect à chaque évocation de ce pays, où je crois qu'il aurait aimé rester. Je tourne les pages de quelque vieil album de photographies, de petit format, aux bords dentelés, en noir et blanc, parfois sépia : j'y reconnais mes parents, alors très jeunes, tenant un bébé aux culottes bouffantes, entourés de Malgaches souriants ou graves dont j'essaie de déchiffrer les noms, écrits par ma mère au crayon blanc sur des feuilles de papier Canson noires ; le bébé a l'air parfois furieux, il arrive qu'il sourie. Toutes les photos sont prises sur une véranda, exotique parce qu'entourée d'arbres et de grandes lianes, comme dans un décor de cinéma auquel le décorateur a accordé tous les soins possibles, sans doute le seul lieu à la fois sûr (ma mère redoutait les araignées) et suffisamment lumineux.

Je regarde les photographies qui accompagnent les lettres¹ envoyées par mon grand-père, portraits d'amis malgaches, de collègues « de métropole », cartes postales de « L'Oxus », le bateau qui emmène le jeune homme de France vers la Grande Île, cartes représentant des lieux importants de Madagascar, des paysages caractéristiques, une photo de groupe de la noce d'Iketaka, celle, quelques années plus tard, de Paulhan interprète auprès des travailleurs malgaches du 13^e régiment d'artillerie à Tarbes...

Toutes ces images me font entendre une musique inconnue, dont les paroles, les rythmes, les sons doivent dire quelque chose d'important, que je ne peux pas comprendre. C'est la raison pour laquelle je m'attache à ces lettres écrites par Paulhan à sa famille entre 1907 et 1910 comme à un instrument de déchiffrement dont l'intérêt est triple : il me permet de ressaisir, incomplètement certes, une histoire personnelle qui m'échappait ; il montre l'écrivain avant que sa « carrière » ne commence (Paulhan avant Paulhan) et qu'il n'entre dans l'histoire littéraire – de la France et de Madagascar ; il conduit enfin à une réflexion sur un passé collectif français, qu'un Français doit connaître et méditer, qui le fait hériter de fiertés comme de hontes.

Je me poserai donc ici trois questions qui me paraissent essentielles : comment Paulhan se libère-t-il peu à peu du préjugé colonial et de l'empreinte de son éducation française ? Qu'est-ce qui l'incite à s'intéresser à la langue et à la culture malgaches ? Sachant qu'il a une conscience et une sensibilité politiques avant son départ, peut-on dire que son séjour malgache fait de lui un anticolonialiste ?

Le jeune homme qui quitte la France en 1907 a vingt-trois ans. Il a échoué à l'agrégation de philosophie, veut sans doute prendre le temps de respirer, de réfléchir à une liaison qui lui pèse, aspire aussi à gagner son indépendance et à aider sa mère qui travaille dur dans sa pension de famille pour jeunes étrangères (d'où le projet d'achat de dentelles qu'elle pourrait revendre en France). Le long voyage en bateau lui a permis d'observer à bord différents types de la société coloniale : missionnaires, fonctionnaires, hommes d'affaires qui, derrière la

* jpaulhan@gmail.com

Tous les documents anciens sont issus des Archives Jean Paulhan, déposées à l'IMEC (Caen).

¹ *Lettres de Madagascar (1907-1910)*, édition établie, annotée et présentée par Laurence INK, éditions Claire Paulhan, 2007.

sociabilité un peu forcée du bord, sont tendus vers des buts qui ne convergent pas, même s'ils partagent la conviction de leur supériorité sur les Malgaches.

« *Notre dernière conquête* »

Madagascar est la plus récente conquête coloniale française. 1^{er} octobre 1895 : traité de déclaration de prise de possession ; 6 août 1896 : loi déclarant Madagascar colonie française. Depuis, les événements se sont accélérés car Gallieni, qui précède Augagneur, le gouverneur du temps de Paulhan, veut aller très vite. 27 septembre 1896 : arrêté relatif à l'abolition de l'esclavage à Madagascar ; 15 octobre 1896 : Gallieni fait exécuter le ministre de l'Intérieur, Rainandriamampandry, et l'oncle de la reine, Ratsimamanga, accusés de comploter contre la présence française.

Cette conquête flatte l'orgueil national, qui cherche des compensations depuis la guerre de 1870, en même temps qu'elle correspond à un sentiment général dans le monde occidental, celui du droit des Européens à conquérir des êtres inférieurs. Unanimité ? Non. Nous connaissons les discours de Clemenceau, de Jaurès à la Chambre et beaucoup des intellectuels qui compteront dans le demi-siècle à venir, tel Daniel Halévy, n'adhèrent pas à cette vision du monde : « *Samedi 11 mars 1899. [...] Ce soir conférence à Jouy par un explorateur qui a vu Madagascar et en parle [...]. Tout m'a été pénible dans cette soirée : les rires du public dès qu'un portrait de Malgache défile dans la lanterne, dès que le conférencier raconte un trait des mœurs malgaches : toujours le même esprit de collectivité brutale en lutte. [...] Début de cette conférence : remerciements émus aux petits soldats qui nous ont conquis cette île ; et aux colons qui avec un dévouement admirable la défrichent, la mettent en valeur pour le triomphe de la patrie. Et une autre fois, le conférencier revient sur cette idée inouïe que les colons sont des patriotes. Ainsi tout est subordonné à la satisfaction d'un Dieu redoutable : la patrie [...] Ce Dieu verse le sang : on nous montre la photographie d'un Hova fusillé, d'une reine prisonnière, de ses parents déportés². »*

Le jeune homme qui publiera quelque cinq ans plus tard les *Hain-Teny merinas, poésies populaires malgaches*, chez Geuthner, est d'abord un employé, de rang modeste, du gouverneur de l'île, représentant de la République. Il doit assurer des fonctions de professeur dans le premier collège public fondé à Madagascar. Le contexte est compliqué, à la fois par l'opposition des colons à la diffusion de l'instruction, source de revendications redoutées de la part des indigènes, et par l'exportation du conflit entre la République et l'Église, sur fond d'obsession d'économies budgétaires : c'est seulement en 1936 que les pouvoirs publics abandonnent le principe que les colonies ne doivent rien coûter au budget métropolitain, reconnaissent la nécessité d'une participation massive de l'investissement public à la constitution d'une solide infrastructure et affirment leur volonté de promouvoir les élites indigènes³.

Dès son arrivée, il est pris en main par le milieu professionnel auquel il appartient et il essaye de voir clair dans les multiples petits conflits dont il est témoin et acteur, volontaire ou involontaire, au sein d'un « village français » où tout se sait, tout est interprété. Il est aussi particulièrement sensible aux rapports de force entre colons, militaires, fonctionnaires civils (qui n'ont pas tous la même vision de leur mission) et Malgaches (appartenant à différentes castes mais aussi séparés par leur perception du colonisateur). S'il fait allusion, dans une lettre du 24 février 1908, aux « *atrocités dégoûtantes* » de Gallieni, il partage les préventions de ce dernier à l'égard des colons, particulièrement des colons puissants et organisés pour défendre leurs intérêts : « *Madagascar n'est pas une colonie de peuplement.* », quant aux « *colons de Tananarive* », ils sont « *menés par quelques hommes d'affaires qui s'occupent surtout à exploiter les indigènes⁴* ».

On sent le jeune homme, au moins au début de son séjour, en même temps attentif aux mille rumeurs qui bruissent dans son entourage immédiat et désireux d'évaluer sereinement, honnêtement, les chefs de la colonie. Ainsi il fait un portrait très contrasté du gouverneur Augagneur, largement contradictoire, sans doute au gré de ses humeurs, de ses états d'âme, de ce qu'il apprend, de ses relations avec le chef qui a voulu et imposé à l'administration le premier collège public de Madagascar ; un chef qui se montre tour à tour favorable, indifférent, hostile au jeune professeur, simple pion dans un jeu qui le dépasse tout à fait.

² Daniel HALEVY, *Regards sur l'affaire Dreyfus*, préf. J.-P. Halévy, Éditions de Fallois, 1994. Texte extrait de son *Journal*, III, 1899, p. 142-143.

³ Voir Jacques MARSEILLE, *Empire colonial et capitalisme français*, Albin Michel, 2005 (1^{re} édition 1984), p. 444.

⁴ GALLIENI, *Lettres de Madagascar 1896-1905*, Paris, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, 1928, lettre du 15 novembre 1901, p. 86-87.



« M. Naudon, le professeur de dessin du collège, a fait un portrait de moi au crayon... » (1908)

redoutables : textes autobiographiques, Seghers, 1989 ; Claire Paulhan, 1997 — *Chroniques de Jean Guérin* [J. Paulhan], Les Cendres, 1991.

Qui est Jean Paulhan (1884-1968) ?

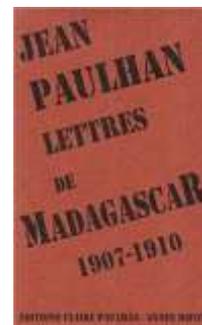
Paulhan vit trois ans (1907-1910) à Madagascar, où il constate que le système d'enseignement mis en place rend les Malgaches étrangers à leur propre culture, sans en faire des Français. Soldat de la Grande Guerre, à trente ans, le zouave Paulhan, « guerrier appliqué », en livre un récit interprété parfois comme un témoignage patriotique, parfois comme un éloge du pacifisme anarchiste.

Rédacteur en chef (1925-1935), puis directeur de *La Nouvelle Revue Française* (1935-1940, 1953-1968), résistant dès 1940 sous l'Occupation, il fonde avec Jacques Decour en 1941 *Les Lettres françaises* clandestines (1942-1944).

La réédition par Bernard Baillaud de ses œuvres complètes en cours chez Gallimard (après une première édition chez Tchou) comporte six forts volumes.

Quelques titres :

Le Guerrier appliqué, E. Sansot, 1917 ; *L'Imaginaire*, Gallimard, 2012 — *Lettre à un jeune partisan*, La NRF, 1956 ; Allia, 2000 — *Les Incertitudes du langage/Entretiens à la radio avec Robert Mallet*, postface de J.-Cl. Zylberstein, Gallimard, 2002 — *Choix de lettres « 1917-1936 La littérature est une fête »* ; « 1937-1946 *Traité des jours sombres* » ; « 1946-1968 *Le Don des langues* » (3 t.), Gallimard, 1986, 1992, 1996 — *La vie est pleine de choses*



Sur Jean Paulhan :

Frédéric BADRE, *Paulhan le juste*, Grasset, 1996 — Jean GUEHENNO, *Journal des années noires*, Gallimard, 1947 (Folio, 2014) — Patrick KECHICHIAN, *Paulhan et son contraire*, Gallimard, 2011 — *Le Maitron, Dictionnaire biographique. Mouvement ouvrier. Mouvement social.* 2013. <http://maitron-en-ligne.univ-paris1.fr/spip.php?article145193>

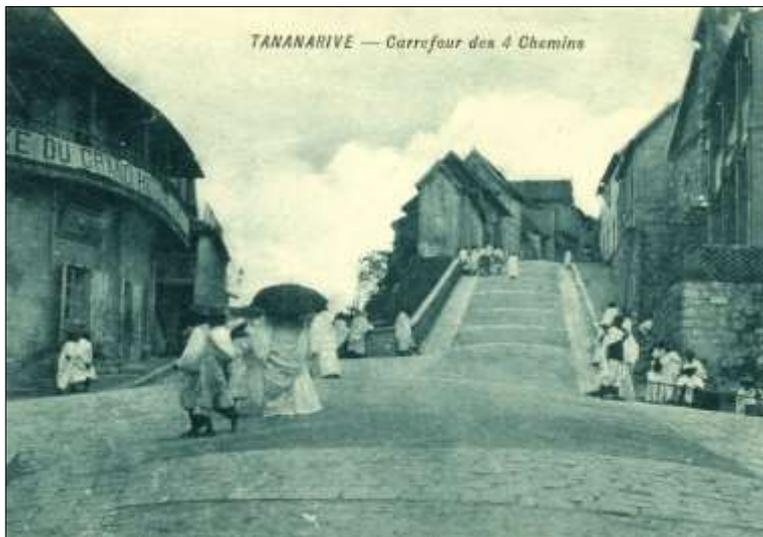
La comédie coloniale

Ce qui est au moins sûr, c'est l'aptitude de Paulhan à saisir le ridicule des pompes officielles et à repérer le détail « qui tue », parce qu'il est non seulement drôle mais aussi parlant, évocateur d'un certain climat. Si l'absence de transition peut être due à la hâte ou au ton plus relâché quand on écrit à un proche, elle a aussi un sens : le même homme peut être ceci et cela, « bien » et pitoyable. Décrivant la popularité d'Augagneur chez les Malgaches, Paulhan, qui écrit à sa tante, Suzanne, le 30 janvier 1908, juxtapose ces deux phrases : « *Il est juste et honnête. Il a l'habitude d'arriver à Madagascar avec un grand sabre et 15 ou 16 décorations.* » Quelques mois plus tard, le 16 juillet, toujours à sa tante, peu de temps après avoir envoyé à sa mère un plan de « malgachisation » au moins partielle de l'enseignement à Madagascar, pointant les erreurs de l'administration française, il adresse une véritable scène de comédie à propos des cérémonies de la fête nationale : « *C'est un gros administrateur à galons qui préside la fête. Quand le défilé est fini, il monte sur le terre-plein, entouré de tous les gouverneurs indigènes. Et il regarde longuement la foule. Puis il se penche vers un gouverneur et lui dit deux ou trois mots à l'oreille. Le gouverneur dit (en malgache) : « Vous êtes venus ici fêter le 14 Juillet. C'est la fête française de la liberté. Si vous êtes venus, c'est que la France est notre mère à tous. » Le gros administrateur regarde la foule : il a l'air bien content de ce qu'il a trouvé. Il réfléchit un peu et va faire quelques confidences à un autre gouverneur. L'autre gouverneur devient aussitôt bavard et crie : « C'est M. Fallières le président de la République Française. » (?) Après un temps, il ajoute : « C'est Monsieur Augagneur le gouverneur de Madagascar. » On le sait. La foule reste calme. Mais l'administrateur voit que rien n'arrive. Il n'y comprend rien. Est-ce que c'est une révolte ? Il va retrouver le gouverneur et insiste, insiste ; on fait appel à un interprète. Et le bon gouverneur devient radieux, il a compris. Il s'écrie : « Il faut acclamer le nom de M. Augagneur qui est le gouverneur de Madagascar. » Aussitôt les trente gouverneurs indigènes crient : « Vive Monsieur Augagneur ! » L'administrateur descend à pas lents. »*

"Jean Paulhan et ses environs⁵..." : lieux et rencontres

TANANARIVE – Carrefour des 4 Chemins
Détail d'une carte postale. Éditeur : Émile Allain, Tananarive

« *Voici la carte la plus vraie que j'aie encore trouvée. Imagine que ma maison est la première, à côté du petit sentier...* » (1908)



À gauche : TANANARIVE – La Rue des Canons et la Cathédrale
Carte postale. Éditeur : Photo-Bazar, Tananarive

Paulhan a indiqué le collège par une flèche.



La famille d'Eugène Moguez, principal du collège de Tananarive
La famille pose avec ses serviteurs. À gauche, le chien de Jean Paulhan.

À droite : Dans la cour du collège (mai 1908)

J. Paulhan debout à gauche, avec notamment M. Louis Daux, surveillant général du collège, et son épouse..



⁵ *Jean Paulhan et ses environs* est le nouveau titre, depuis 2013, de la *Lettre de la Société des Lecteurs de Jean Paulhan*.



« Jeudi je suis allé à Ambohimanga pour la noce de Iketaka et de Rabenarivo... » (novembre 1908)

Photographie et détails. En haut, à droite : J. Paulhan donnant le bras à Iketaka, la jeune épouse.



Rajaona dans le jardin, mai 1908

Étienne Rajaona, ancien élève de l'École normale Le Myre de Vilers, instituteur puis inspecteur des écoles officielles indigènes, qui aida Paulhan à préparer le brevet de malgache.



J. Paulhan (au centre) interprète au Groupement des travailleurs malgaches de l'atelier de construction de Tarbes, 13^e régiment d'artillerie, caserne Reffye (1918)

Paulhan est invité par les principaux importants de la colonie, peut-être à cause de la curiosité qui entoure tout nouvel arrivant, peut-être parce que des liens familiaux existent (Fernand Thérond, secrétaire général du gouverneur général, est un cousin maternel), peut-être aussi parce que l'appartenance de son père à la franc-maçonnerie, influente chez les fonctionnaires, lui ouvre quelques portes. Sa première réaction est ironique : le vide de la conversation chez ces petits bourgeois qui « *songent surtout à bien manger et à être heureux* », leur ignorance du pays où ils se trouvent – « *Les fonctionnaires passent leurs soirs à jouer au billard Nicolas ou au bridge, écrit-il à son père le 2 juin 1908, mais ils n'ont sur les Malgaches que des idées assez vagues qu'ils ont emportées de France, de leurs lectures (un ou deux livres de Pierre Loti, La Petite Tonkinoise – d'ailleurs « toutes les colonies se ressemblent ») – l'exaspèrent. Il ne comprend pas pourquoi parcourir des milliers de kilomètres pour reconstituer un pavillon de banlieue pareil à ceux de Meudon, et dénonce le goût « Bon Marché ». « Des fois Thérond m'invite chez lui et me reçoit très aimablement. Il a une belle maison, style Bon Marché neuf, avec toutes les distractions telles que : gramophone, boîte à musique (avec castagnettes), billard et piano. Tous les jours de 2 à 4 h, Mlle Thérond lui joue du gramophone, le matin du piano. » (24 février 1908). Le prestige impose la multiplication des signes de prospérité, jusqu'à l'absurde, remarque-t-il, dans une lettre à son ami Guillaume de Tarde : « *Le vrai moyen d'apprendre les bonnes manières est encore d'aller aux colonies. Les maisons sont très riches. Elles sont style indo-chinois, ou Bon Marché, avec beaucoup d'or et de choses brillantes. Il n'y a pas de maison élégante où il n'y ait au moins un gramophone et deux boîtes à musique. – (M. Augagneur qui a la plus belle maison a trois gramophones que son fils fait marcher tous les soirs).*⁶ » Vers la fin de sa vie, mon grand-père aimait jouer à la grenouille et au billard Nicolas, jeux de société sur l'origine desquels je ne me suis jamais interrogé avant d'en trouver trace dans cette autre lettre à son ami de jeunesse : « *Maintenant je ne vais plus dans le monde. À part deux ou trois salons où la conversation était tout à fait obscène, c'était monotone. Tu vois tous les drôles de jeux que l'on voit aux catalogues du nouvel an : les œillets coureurs, le billard Nicolas, les sauts de la grenouille, et les billes que l'on envoie dans des trous avec un petit tremplin, tout ça va aux colonies. Ils s'ennuient ces pauvres bougres et le soir il n'y a plus que ça. J'ai joué avec M. Augagneur au billard Nicolas. Il est très fort. Je l'ai gagné. Je me souviens qu'à ce moment le phonographe jouait le Toréador de Carmen.*⁷ »*

« **Ce sont aussi un peu les siens** »

Ne plus « aller dans le monde ». Mais connaître d'autres mondes, radicalement différents, rêver à ces « *pays où les araignées sont rouges et plus grandes que des oiseaux et où les femmes se promènent jusqu'au soir dans des robes violettes et blanches*⁸ »... Difficile de dire si c'est le rapprochement avec les Malgaches qui rend le regard de Paulhan de plus en plus critique sur le système colonial ou si c'est le malaise rapide inspiré par ce système qui lui fait multiplier rencontres, entretiens et commencer son enquête sur les proverbes. Ses supérieurs, après avoir loué son « *dévouement envers ses élèves* » (en 1908) trouvent (en 1910) qu'il « *a eu le grand tort [...] de négliger ses devoirs professionnels pour ne plus s'occuper que d'études malgaches*⁹ ». Paulhan en est averti depuis quelque temps par son chef direct, Eugène Moguez, et fait front : « *Moguez est allé voir Aug[agneur] avant son départ.[...]*

« - M. Paulhan.....

- Foutez-moi la paix avec Paulhan. Un original. Toujours chez ses Malgaches ? » *Ce sont aussi un peu les siens.* » (Lettre à sa tante, 31 octobre 1909).

Le conflit, avant de prendre une tournure professionnelle puis politique, est d'abord culturel, à supposer que l'on puisse bien séparer ces aspects et distinguer des étapes. Il semble que Paulhan ait reproché à Augagneur et à son équipe des atermoiements dans la réorganisation du brevet de langue malgache, instauré par le général Gallieni qui avait considéré la « *connaissance complète de la langue [comme] absolument indispensable à tout bon administrateur appelé à exercer ses fonctions à Madagascar*¹⁰ ».

⁶ Lettre à Guillaume de Tarde, 2 mars 1908, rep. in note 17, p. 133 des *Lettres de Madagascar*.

⁷ Juin 1908, *Correspondance Jean Paulhan-Guillaume de Tarde 1904-1920*, in *Cahiers Jean Paulhan* n°1, Gallimard, 1980, p. 67-68.

⁸ *Ibid.*

⁹ *Cahiers Jean Paulhan* n°2, « Jean Paulhan et Madagascar 1908-1910 », 1982, p. 75. Paulhan présente des communications bien accueillies à l'Académie malgache, évoque dans une lettre du 29 juillet 1910 son projet de publication de cinq cents hain-teny ; le procès-verbal de la séance de l'Académie du 21 fait état d'une discussion intéressante sur le rôle que jouent encore ces proverbes chez les étudiants de médecine ou parmi les évangélistes indigènes (voir la note 4 de L. INK, p. 479).

¹⁰ Voir la note 13 de L. INK, l'éditrice des *Lettres de Madagascar*, reproduisant la circulaire du 26 septembre 1899 et celle du 21 septembre 1900, p. 110-111. L'annotation minutieuse et vivante de ces lettres, la quantité de documents dont l'éditrice

L'arrêté d'octobre 1897 a instauré un cours public de langue malgache, interrompu en 1908. Le 1^{er} avril 1909, tentant une comparaison entre les deux gouverneurs, Gallieni et Augagneur, Paulhan écrit à sa tante : « *Tous les instituteurs sous Gallieni apprenaient le malgache, aux cours du soir. Les cours ont été supprimés, et on est mal vu si l'on apprend le malgache.* » Un mois plus tard, admissible au brevet de langue malgache, réorganisé en 1906, il est à la fois fier de l'exploit et vexé de l'indifférence de ses collègues et amis français ou même de leur ignorance de l'existence de ce brevet.

Augagneur méprise la littérature, ce qui agace déjà passablement Paulhan : « *Il considère la littérature comme une fumisterie, « la littérature ça conduit à Ibsen » (et Ibsen c'est tout ce qu'il y a de ridicule).*¹¹ » Mais le plus grave est que le directeur de l'enseignement, M. Renel, un normalien qui « *ne sait pas le malgache* », « *démontre que [ce] n'est pas vraiment une langue. Augagneur aussi.* » Paulhan conclut, dans cette lettre du 2 juin 1908 à son père : « *Évidemment tout dépend de la définition qu'on donne d'une langue.* » L'observation, douloureuse, de ce mépris, qui déteint forcément sur la plupart des subordonnés, laissera des traces et peut être considérée comme le point de départ de l'une des réflexions entreprises par Paulhan sur la perception qu'ont les Occidentaux des langues et cultures qui leur sont étrangères. Il analyse ainsi cette remarque linguistique qui se pare des apparences de l'objectivité : « *Ribot écrit : « Il faut rappeler la difficulté tant de fois signalée par les missionnaires. Il leur est presque impossible [...] de traduire les Livres Saints dans ces idiomes si pauvres en termes abstraits. » L'illusion est ici évidente. Il va de soi que le seul sens acceptable du jugement : « Cette langue manque de mots abstraits car l'on ne peut traduire les Livres Saints » est : « Cette langue manque des mots abstraits qui se trouvent dans les Livres Saints. » Pour conclure que l'observation dès le départ est faussée par un a priori : « [...] Étant persuadé avant toute expérience, de l'infériorité du Lapon ou du Malgache, [l'explorateur] accueille volontiers les réflexions, si lâches soient-elles, qui viennent favoriser son parti pris.*¹² »

Le malaise que suscite chez Paulhan la société coloniale de Madagascar vient aussi de la toute-puissance de la franc-maçonnerie, tant chez les fonctionnaires que chez les entrepreneurs de travaux publics. Toute-puissance qui l'affecte dans la mesure où il a le sentiment d'être en permanence l'objet d'une surveillance insupportable. Le 12 août 1909, il s'en plaint en ces termes à sa tante : « *Renel s'est encore fait engueuler hier à mon sujet. Et cette fois c'est Moguez qui est chargé de me faire des reproches : il paraît que j'ai encore fréquenté des protestants.* » Paulhan, s'il respecte leur église, en partie pour ses martyrs (sous Ranavaloa I), pour avoir évité de s'imposer par la violence, en partie pour son indépendance par rapport à l'État central, s'en méfie aussi, comme de tout pouvoir : « *Ils [les pasteurs] ne sont pas plus sympathiques que des administrateurs et s'ils avaient la puissance ils seraient plus autoritaires.* » (à sa tante, 18 septembre 1909). Ce qu'il reproche surtout à la République française, c'est d'avoir importé à Madagascar des conflits qui avaient sans doute un sens en France mais ici ont exercé un effet destructeur de la société traditionnelle : « *C'est triste, mais c'est tout de même un éloge de dire d'un Malg[ache] qu'il est protestant. Toutes ces dernières années ont passé pour eux si vite, leur imposant tant de modes et de croyances nouvelles, qu'un Malg[ache] protestant est dans la tradition. C'est encore un Malgache, il a gardé plus de vieilles coutumes que le Malg[ache] anticlérical qui cherche à les retrouver pour avoir l'air « bien malgache » devant ses chefs.* » (à sa tante, 30 septembre 1909).

Un air de révolte...

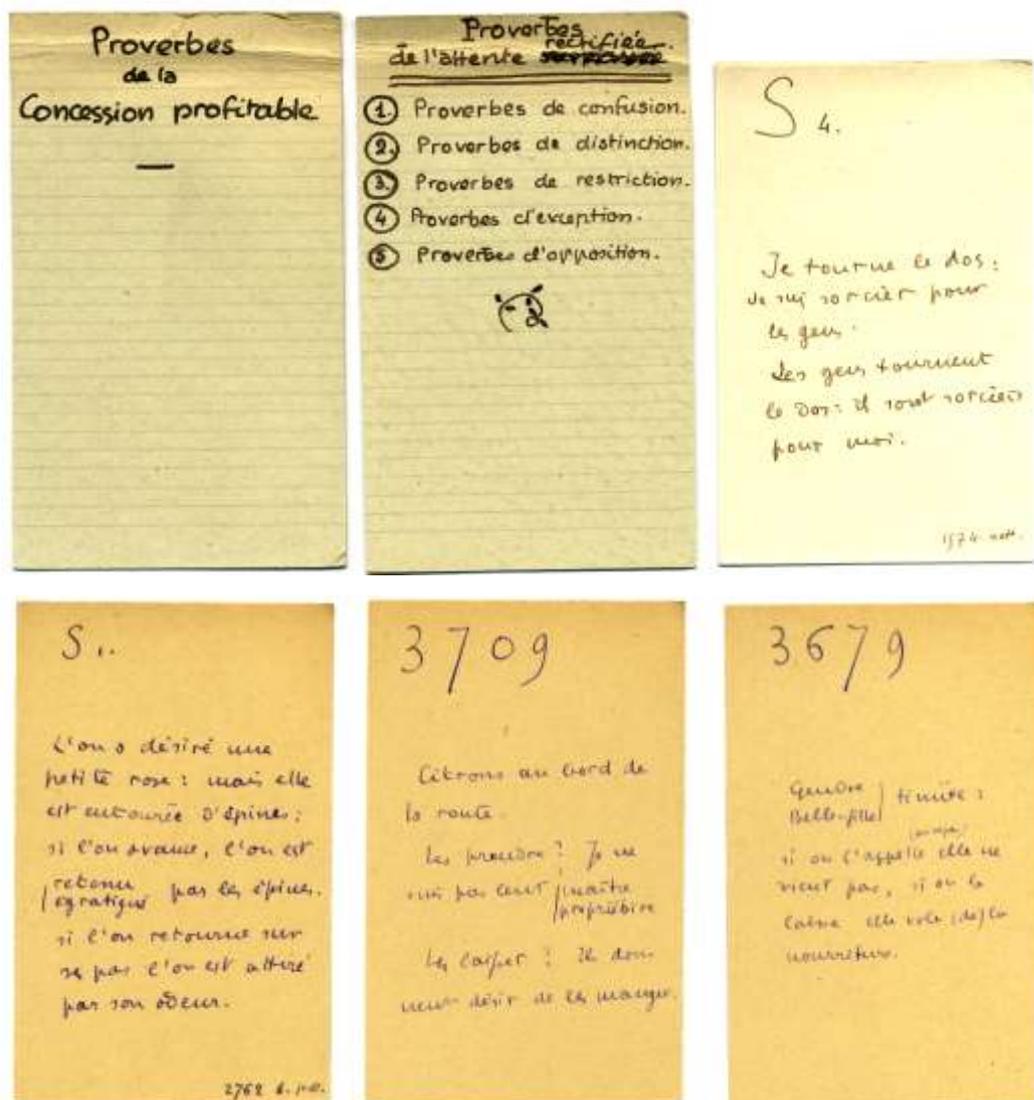
Le jeune professeur, en fréquentant la société malgache qui lui permet aussi de s'affranchir des parlottes obligées et des poses, se découvre une aisance qu'il n'avait jamais trouvée jusqu'ici : « *T'ai-je dit que je suis subitement devenu très mondain – chez les Malgaches bien entendu. Je danse déjà très bien la valse et la polka et même des quadrilles très compliqués. L'avantage ici c'est que l'on ne cause jamais à sa cavalière, en dansant ; de sorte que c'est bien plus facile d'apprendre.* » (à sa tante, 19 novembre 1909). En même temps les leçons qu'il prend en danseur appliqué lui font entrevoir le poids de cette nouvelle tradition protestante, qui tend à effacer tout un passé dont il cherche les derniers porteurs : « *Faralahy a épousé un petit dessinateur des bureaux de l'état-major. Il [est] assez pâle et très protestant. Un jour le type qui nous faisait danser a voulu chanter : « C'est Imanga que j'ai appelée --- ou ou ou ou --- et c'est Imaitso qui a répondu --- ou ou ou ou. » Alors Faralahy a été très heureuse et a poussé de grands éclats de rire. Mais Rasoa a pris un air détaché et est sortie. Elle est aussi très croyante et pense qu'on ne doit chanter que des chants protestants.* » (à sa mère, 20 octobre 1909).

du texte fait état, en augmentant encore l'intérêt et permettent d'échapper aux simplifications grossières qui tiennent lieu d'histoire à la majorité de nos contemporains.

¹¹ Lettre du 1^{er} avril 1909.

¹² J. PAULHAN, « La mentalité primitive et l'illusion des explorateurs » (1925), *Œuvres complètes*, Paris, Cercle du Livre Précieux, 1966, tome II, p. 150-151.

C'est le moment où il s'enthousiasme pour *Les Immémoriaux* (1907) de Victor Segalen, qu'il achète pour la bibliothèque du collège (sans aucune opposition des autorités) et recommande à sa tante (lettres du 9 juillet et du 3 octobre 1909) : « *C'est immense* » (2 février 1910). Segalen a presque le même âge que lui (vingt-cinq ans) quand il découvre Tahiti en 1903, où il restera plus brièvement encore que Paulhan à Madagascar (de janvier 1903 à avril 1904, puis de juillet 1904 à août 1904), expérience qui le marquera pour tout le reste de sa vie. Comme Paulhan, le médecin de Marine Segalen entretient une correspondance importante et régulière avec ses parents ; il y exprime très librement son horreur de l'exotisme, sa condamnation des missionnaires, qu'ils soient chrétiens ou simples civils, son refus du principe colonial¹³. Les « immémoriaux » sont ces transfuges qui « *refoul[ent] la parole et les pratiques ancestrales pour ànonner « le nouveau parler » et récupérer, à l'ombre des missionnaires, quelque chose du pouvoir perdu*¹⁴ ». Les *Hain-Teny* seront les *Immémoriaux* de Paulhan, comme une tentative pour arracher à l'oubli, au mépris, une culture en voie de perte. *Le Repas et l'amour chez les Merinas* (1912 ou 1913, Fata Morgana, 1970) s'ouvre sur cette remarque désolée : « *Les Merinas ne savent défendre leurs mœurs et leurs croyances ni contre les missionnaires, ni contre le gouvernement français. Sans doute n'étaient-ils pas assez convaincus ; leur sagesse ancienne, leur civilisation, on ne la connaîtra bientôt plus que par leurs proverbes et leurs contes.*¹⁵ »



Fiches extraites du fichier thématique des proverbes malgaches établi par Jean Paulhan lors de son séjour à Madagascar (Fonds Paulhan/IMEC)

¹³ Voir Victor SEGALEN, *Correspondance I 1893-1912*, prés. H. Bouillier, éd. A. Joly-Segalen, D. Lelong et P. Postel, Fayard, 2004.

¹⁴ Voir Yvette REYNAUD-KHERLAKIAN, « À l'entour des *Immémoriaux* de Victor Segalen. Il est long le chemin qui va de l'homme à l'homme », mardi 22 novembre 2005. <http://www.e-litterature.net>, consulté le 18 mars 2018.

¹⁵ P. 10.

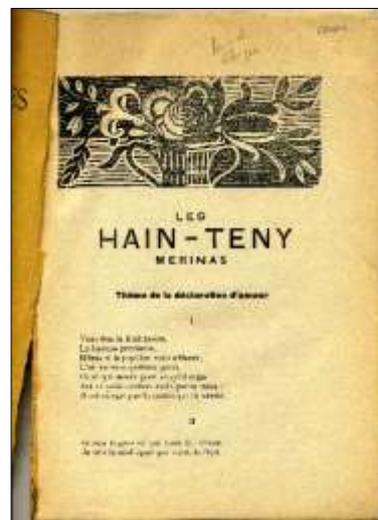
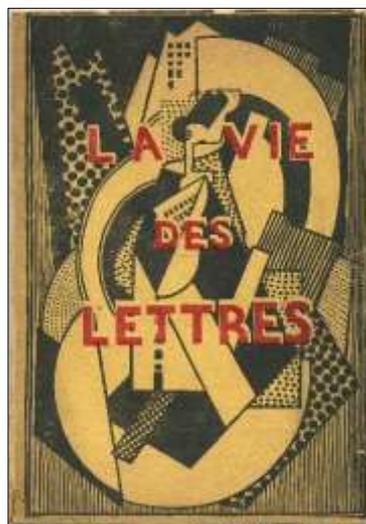
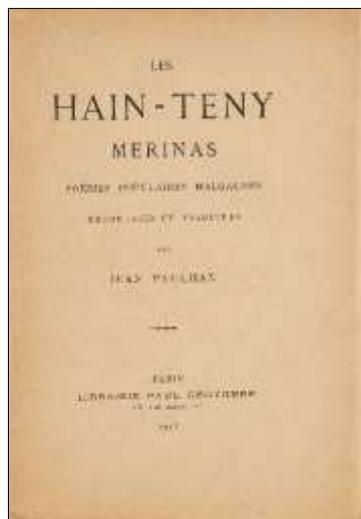
Les Hain-teny merinas : un bouleversement intime et littéraire

Quand J. Paulhan entreprend de les recueillir et de les traduire, il obéit à une volonté de connaissance et à un sentiment d'urgence : il s'agit pour lui de comprendre le sens de ces poèmes énigmatiques (querelles d'intérêt, querelles amoureuses, débats sur la conduite de notre vie), sur lesquels s'attardent peu les spécialistes de la langue malgache de son temps, que les Malgaches instruits (chrétiens) suspectent comme les restes d'un passé révolu. Ambition scientifique, « professionnelle », universitaire, et espoir de préserver un trésor pour les générations à venir.

Silvio Yeshua a montré que le discours de Paulhan sur ces « proverbes », qui l'ont accompagné au moins un quart de siècle, avait évolué et qu'il avait fini par en épouser l'obscurité, l'exalter, au lieu de chercher à la vaincre, ce qui apparaît bien dans sa nouvelle édition de 1939.

Les interprétations de Paulhan sur ces textes ont été, comme il est normal dans ce domaine, nuancées, contestées, mais je garde à l'esprit deux remarques qui me paraissent essentielles. Celle de Flavien Ranaivo, qui évoque la renaissance de ses vingt-et-un ans quand il a retrouvé ses sources grâce aux *Hain-teny merinas* : « *Ainsi, c'était un homme de lettres français qui m'avait fait découvrir la beauté de la poésie malgache.* » Celle de Laurence Ink, l'éditrice scientifique des *Lettres de Madagascar* : « *Le sentiment d'étrangeté que J. Paulhan a pu trouver à Madagascar, dans l'approche de ces poèmes si particuliers, a joué un rôle essentiel dans la métamorphose du jeune professeur de collège en celui qui marquera ensuite profondément la littérature française.* »

- Flavien RANAIVO, « Les hain-teny », 1949 (1979), in « Jean Paulhan et Madagascar 1908-1910 », *Cahiers Jean Paulhan* n°2, Gallimard, 1982, p. 359-376
- Édouard ANDRIANTSILANIARIVO, « Hain-teny », in *Cahiers Jean Paulhan* n°2, p. 377-408
- Silvio YESHUA, « Jean Paulhan et les hain-teny : de l'étude savante au récit initiatique », *ibid.*, p. 337-356.
- <http://www.vers-les-iles.fr/livres/Indien/Paulhan.html>, Mission française de coopération et d'action culturelle / Foi et justice / Alliance française, Antananarivo, 1991.

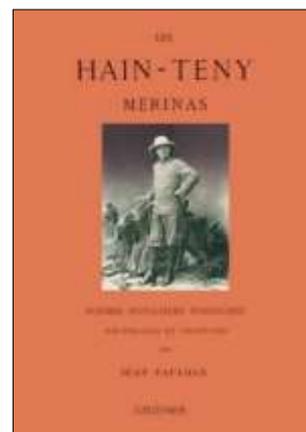
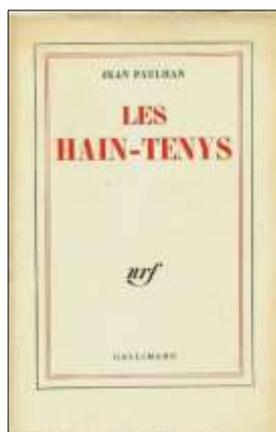


Ci-dessus, de gauche à droite :

- l'édition originale de 1913 (Paris, Geuthner)
- publication partielle dans la revue *La Vie des Lettres* (7^e année, Vol. II, Paris, octobre 1920) ; bois gravé de Chana Orloff (<http://jeanpaulhan-sljp.fr>)

Ci-contre, de gauche à droite :

- l'édition de 1939 (Paris, Gallimard)
- la réédition de l'originale en 2007 (Paris, Geuthner), avec une préface de Bernard Baillaud



Paulhan s'inscrit ici dans un courant critique dont il n'est bien sûr pas le seul représentant et il est remarquable que, dans la bibliographie qu'il indiquera pour son projet de cours de malgache à l'École des langues orientales, il donne les références du livre de Jean Carol, *Chez les Hova. Au pays rouge*, 1898 (cité également par l'anarchiste Jean Grave, dans *La Colonisation*, 1912), dont il partage le constat très pessimiste : « *Qu'attendez-vous de ce peuple brutalement déraciné ? Il gît, à jamais stérile, sur le sol d'où on l'arracha.*¹⁶ »

Dans ces conditions, il voit le décret Fallières de naturalisation de mars 1909, ouvrant une porte extrêmement étroite aux élites malgaches (principalement, dans un premier temps, aux médecins ayant étudié en France) comme un piège supplémentaire et somme toute indigne (lettre à sa tante, 30 septembre 1909).

C'est tout le système d'enseignement qu'il faut revoir, en ne prétendant pas imposer au peuple colonisé un bilinguisme précoce, dont les Français ne sont pas capables eux-mêmes, en le réconciliant avec sa propre culture qu'il s'agit de mettre en valeur. S'il y a acculturation, elle implique d'abord une promotion de la culture malgache car seul un peuple bien enraciné dans ses propres traditions, conscient de ses intérêts, fier d'exister, est susceptible de progresser : « *Il est un peu triste de faire un collège colonial sur le modèle exact du collège de Pontarlier – sans enseignement professionnel, sans agriculture, sans cours sur la colonie. [...].* », tel est le bilan, en janvier 1910, qu'il dresse pour son père de l'action du gouverneur Augagneur en matière d'enseignement. Mais il ne s'agit pas d'un mouvement d'humeur ni d'une boutade. Il ne fait ici que résumer une lettre à sa mère, écrite le 12 juillet 1908, dont voici un long extrait : « *On s'apercevra, à ce moment, que l'enseignement est très mal compris à Madagascar, qu'il est inutile d'apprendre le français aux enfants de la brousse qui passent 2 ans à l'école, 2 h ½ par jour et que cela ne leur sert qu'à oublier un peu le malgache. On réservera le français pour les écoles supérieures de Tananarive.*

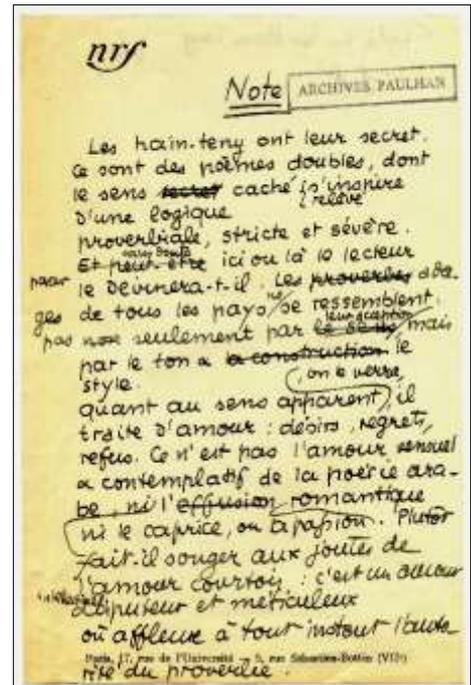
- *Les Malgaches apprendront un peu moins le français et les Français un peu plus le malgache. On se rendra compte qu'il est absurde de demander à un enfant betsimisaraka par exemple d'apprendre à la fois le betsimisaraka, le hova, et le français, alors que les écoliers français n'arrivent même pas en 10 ans d'études à savoir une langue vivante. On ne lui fera apprendre que le hova qui est plus près de son imagination et qui lui servira seul – Par contre on remarquera qu'un fonctionnaire qui est grand et raisonnable peut très bien passer une heure par jour à parler le hova.*

- *On ne fera pas lire de livres français aux enfants. On comprendra qu'il est stupide de leur enseigner que toute tyrannie est insupportable et que le seul bonheur est d'être un pays libre.*

- *On tiendra les Malgaches à l'écart, systématiquement, de la culture et des idées françaises, mais on leur donnera toute la liberté de suivre leurs anciennes institutions, et on les y encouragera. On les perfectionnera dans l'étude de leur langue. Enfin on ne cherchera pas à en faire, comme Augagneur, des Français incomplets, mais de vrais Malgaches.*

- *Ce jour-là je serai nommé directeur de l'enseignement à Madagascar.* »

L'expérience coloniale de Paulhan n'est pas seulement celle d'un enseignant avec sa classe de jeunes Français. Malgré des méthodes souvent innovantes pour l'époque, comme le fait d'emmenner ses élèves au vieux marché pour stimuler leur goût de la rédaction (à sa mère, 3 juin 1908), des choix de textes plutôt audacieux comme *À rebours* de Huysmans en classe de troisième¹⁷, il ne s'est jamais considéré comme un vrai professeur, embarrassé par toutes les prises de position qu'on lui demandait en tant qu'adulte-référent, modèle – « *Ils ont vraiment besoin de convictions* » (10 avril 1908) –, lui qui s'intéressait surtout au doute et à la fragilité de nos valeurs. Il m'avait dit un jour, alors qu'il m'incitait à respecter mes professeurs de lycée et portait un regard bienveillant sur leur travail, qu'il avait peur de ces métiers où l'on était amené à se prononcer trop souvent sur des sujets qui ne relevaient ni de notre savoir ni de notre droit de juger. À Madagascar, les réponses tranchées qu'on



Note sur les Hain-Teny, publiée dans *Résonances*, n°1, 1948.

¹⁶ Cit. par L. INK, note 4, p. 412. Voir aussi l'article très dense de la note 5, p. 412-413.

¹⁷ Voir note 23, p. 218 des *Lettres de Madagascar*.

lui demande en cours de morale l'amuse puis le gêne¹⁸, sans parler de l'incompréhension de certains parents d'élève (qui lui reprochent – scandale ! – d'avoir parlé en cours de statues « polygames » – pour polychromes).

Scènes de la vie ordinaire ?

Il est témoin de scènes qui, à l'extérieur du collège, font surgir la brutalité du monde colonial. Tout d'abord avec ses élèves : « *C'est étrange de se voir considéré, seulement parce qu'on est professeur. Il y a des élèves, on les voit parler aux indigènes d'une manière insolente, grossière ; mais ils deviennent tout à fait doux avec nous, et ils pleurent presque si on les gronde. À une de mes premières classes, j'ai fait une scène à un élève parce qu'il avait maltraité son boy d'une manière tout à fait bête. J'imaginais qu'il allait me dire des injures et que je serais forcé de le mettre à la porte. Pas du tout. Il a seulement pris un air vexé ; à la fin de la classe il est venu me dire qu'en effet il avait tort et comment il devait se corriger.* » (à sa mère, 24 mars 1908). Jusqu'ici, il s'agit de mauvaise éducation et à la même époque il est possible que les bonnes françaises ne soient pas toutes respectées par les enfants de leurs maîtres, comme en témoigne une abondante littérature, ni par leurs maîtres eux-mêmes.

Beaucoup plus pénible est le récit, glaçant, sans aucun commentaire, que fait Paulhan à son père, de ce qu'aujourd'hui nous appellerions un viol aggravé, commis par un ami, rencontré à bord de « L'Oxus », Garot, le 2 juin 1908. Ce récit sera repris, légèrement transposé dans *Le Repas et l'amour chez les Merinas* : il « *voulait avoir une fillette de 11 ans qui était près de chez lui. Il va voir les parents et ils consentent volontiers. C'étaient des andevos (de la race des esclaves, pas des hovas). Un jour Garot vient à 8 h, il leur donne je pense 1 ou 2 fr. et toute la famille s'en va, en laissant la petite seule. Il est arrivé que la fillette n'a pas voulu. Elle a déchiré la figure de Garot et lui a très bien résisté. Puis à 9 h il lui fallait partir pour le bureau. Un mois plus tard Garot a voulu essayer encore. Les parents sont encore partis mais ils ont laissé avec la première une autre petite, de 6 ou 7 ans. Elle s'est assise sur la natte au pied du lit. Et quand l'autre se plaignait, elle disait gravement : courage, Ramana, il faut bien te tenir.* »

Contrairement au lieu trop commun, encore aujourd'hui, voulant que les voyages ouvrent l'esprit, il les considère comme favorisant, enracinant toutes sortes de préjugés que le touriste, le soldat, le colon, le fonctionnaire expatrié vont aller confirmer sur place. Aucune raison que le Malgache qui visite la France ne soit pas touché à son tour par la maladie de la généralisation. Un ami de Paulhan, Andriamanantena, qui a séjourné quelque temps dans un milieu « artiste » à Paris, oppose devant lui la légèreté des mœurs françaises au sérieux des unions malgaches, s'appuyant sur une anecdote d'amour facile (et vénal) dans un atelier (8 avril 1908). « *Cette histoire a une morale. C'est qu'Augagneur a vu à Madagascar la même société qu'Andriamanantena en France.* » Paulhan, qui souffre aussi bien de la méconnaissance des Malgaches par les Français que de l'inverse, presse un jour un autre ami, Étienne Rajaona, inspecteur des écoles officielles indigènes, de lui parler franchement : « *Hier j'ai dit à Rajaona : « Vous devez avoir une idée très fautive des Français d'après ceux que vous voyez ici. » Je voulais dire qu'il ne voyait pas des ouvriers ni des paysans. Il m'a dit : « Oui, c'est ce que disent tous ceux qui sont allés en France. - Et est-ce qu'ils ont trouvé ceux de France mieux ou plus mal ? » - Alors il a souri et il m'a dit avec conviction : « Oh beaucoup mieux ». Mais avec une conviction si tranquille. » Je le crois très volontiers. » (à sa tante, 29 mars 1908). Ces ouvriers et paysans qui, pour Paulhan représentent la vraie France, le pays réel (que l'on me pardonne cet emprunt à Maurras, dont sa tante Suzanne était une fervente partisane !), c'est en leur nom qu'il cherchera à persuader Jean Guéhenno de faire le voyage de Châtenay, quand il travaillera activement à l'animation culturelle de cette commune d'une banlieue encore à moitié rurale, en tant que conseiller municipal élu au moment du Front populaire¹⁹.*

Discours sans « tact » ?

Le 21 novembre 1909, grande cérémonie de distribution des prix au Collège de Tananarive, collège voulu par Augagneur, aux débuts difficiles et contestés : il s'agit de « *marquer symboliquement sa présence dans le paysage de la ville* », devant le « *gratin* » de la société européenne²⁰. Le théâtre d'Antsampanimahazo, inauguré il y a dix ans, est réquisitionné, le concours de « l'Ensemble de la musique du Gouvernement général » assuré.

¹⁸ « *Il me semblait que je n'arrêtais pas de mentir ; enfin, quand je devais me prononcer sur une foule de choses, dont je n'étais pas sûr. Évidemment je n'étais pas fait pour être professeur.* ». J. PAULHAN, *Entretiens à la radio avec Robert Mallet*, préf. de J.-C. ZYLBERSTEIN, Arcades, Gallimard, 2002 (1^{re} éd. 1970), p. 33.

¹⁹ Voir Jean PAULHAN – Jean GUEHENNO, *Correspondance 1926-1968*, Les Cahiers de la NRF, Gallimard, 2002, lettre de juin 1938, et note 1, p. 144.

²⁰ Laurence INK, *Lettres de Madagascar*, p. 393-394 ; p. 396, 399.

Paulhan est chargé de l'un des deux discours, l'autre revenant à Hubert Garbit, polytechnicien qui a participé autrefois à la prise de Tananarive, secrétaire général des Colonies, directeur des Finances et de la Comptabilité, représentant le gouverneur, futur gouverneur général de l'île à partir de 1918. Le discours de ce dernier est consensuel, paternaliste, exalte la colonisation française en termes lyriques, insiste sur la réussite du collège de Madagascar, annonce la possibilité dans un avenir proche de passer le baccalauréat à Tananarive. Il n'y est jamais question d'élèves autres que les enfants d'Européens, même si la question se pose déjà dans les lieux de pouvoir d'admettre métis et enfants de naturalisés.

Paulhan a choisi de s'attaquer dans son discours à la personnalité de l'aventurier Jean Laborde (1806-1878), importante figure de l'histoire franco-malgache, admiré et contesté, qu'il présente à sa mère comme « *un type peu recommandable, mais assez énergique et très bon, qui faillit donner Madag[ascar] à Napoléon III* » (lettre du 20 novembre 1909). Son long discours, dans lequel il ne cache pas les contradictions qui rendent le personnage intéressant, n'est ni un éloge ni une démolition de Laborde – peut-être ses ambiguïtés reflètent-elles à ses yeux les ambiguïtés de toute entreprise coloniale – mais il vaut surtout par sa chute : « [La vie de Laborde] *sans doute nous donne un autre enseignement : pour nous qui sommes venus grâce à la protection de la France, c'est peut-être un devoir, un devoir d'amour-propre au moins, de chercher à montrer par notre conduite avec les Malgaches que chacun de nous aurait pu y venir seul et s'y faire accepter.*²¹ »

Le discours du petit professeur du collège, qui se serait improvisé « *professeur de tact* », est jugé scandaleux et fait l'objet d'une « *spirituelle fantaisie* » (nous parlerions aujourd'hui d'une raillerie raciste) dans *Le Progrès de Madagascar* (aux ordres selon Paulhan du gouverneur général), à laquelle il répond fermement : « [...] *Et, puisque l'on a parlé de républicanisme, je voudrais encore rappeler que la doctrine républicaine conseille de s'intéresser aux indigènes, de les connaître autrement que par les jurons de son boto ou les histoires qui courent sur les ramatoas de vazahas.*²² »

À partir de cet épisode, Paulhan ne se sent plus du tout à l'aise à Madagascar et les rapports sur son activité professionnelle deviennent de plus en plus mauvais, contrastant avec les espoirs qu'il avait soulevés à son arrivée. Il aspire au retour : sans doute jouent son attachement aux siens, une certaine lassitude (éprouvée également par Segalen²³), l'aspiration à un cercle de relations plus étroit et plus sûr ; sans doute aussi, puissamment, le sentiment qu'il est temps maintenant d'étudier, d'approfondir ce qu'il a appris sur les proverbes et la pensée malgaches, de le mettre en forme et de l'éditer.

C'est un autre Jean Paulhan qui rentre en France. Nous sommes en 1910.

Comment conclure ce portrait en mouvement de celui qui ne voulait pas conclure, qui voyait dans toute conclusion un enfermement insupportable, qui attendait que vînt le bousculer une découverte imprévisible, qui refusait d'être « arrêté » : « *Mettons enfin que je n'ai rien dit.*²⁴ » ?

Une révolte contre l'injustice et le mépris

Faire de Paulhan un « anticolonialiste », au sens du mot tel qu'on l'entendait dans les années soixante, qui implique à la fois courage et foi (avec les errances possibles du courage et de la foi), me paraîtrait un anachronisme grossier. Ses engagements l'ont porté ailleurs puisque son histoire personnelle a été marquée à la fois par la Grande Guerre et la Résistance puis leurs lendemains douloureux. En revanche, ses lettres de Madagascar nous permettent de comprendre la révolte, profonde, d'un jeune homme, de père dreyfusard²⁵, pour qui le rêve républicain a un sens, hésitant encore entre le réformisme et l'anarchisme. Paulhan a un sens très aigu de la contradiction entre les objectifs affichés, l'idéologie de la République et la réalité coloniale.

Au-delà de la seule politique, l'expérience malgache, ses amitiés malgaches lui inspirent respect et intérêt pour une culture qui l'ébranle dans ses certitudes acquises. Aucun pouvoir n'a le droit de l'écraser, de l'effacer et il lui appartient de s'en faire le relais en attendant des jours meilleurs, en rappelant à ses héritiers naturels leur responsabilité²⁶, en rappelant aux savants qui monopolisent le discours les a priori inacceptables sur lesquels ils

²¹ *Cahiers Jean Paulhan* n°2, p. 157.

²² *Le Progrès de Madagascar*, du 4 au 11 décembre 1909, cit. par L. INK, dans les *Lettres de Madagascar...*, p. 406-407.

²³ Victor SEGALEN, *Correspondance* I 1893-1912, 2 décembre 1903 et 20 mars 1904, p. 553 et 569.

²⁴ *Les Fleurs de Tarbes ou La Terre dans les Lettres*, Gallimard, 1941, p. 177.

²⁵ Vincent Duclert rappelle que le dreyfusisme ne défendait pas seulement Dreyfus : « *Les Dreyfusards [...] s'efforçaient de donner des droits égaux aux indigènes et de sauver les Arméniens exterminés dans l'Empire ottoman* ». « Faire du capitaine Dreyfus un modèle pour les armées », propos recueillis par G. Minassian, *Le Monde*, 25 juillet 2019.

²⁶ Et il y a urgence, selon J. Paulhan. Ne remarque-t-il pas en 1913 : « [...] *L'évolution de la langue malgache, très rapide depuis cinquante ans, s'est faite en dehors de la littérature poétique populaire et contre elle. [...] Les enfants merinas qui*

appuient leurs jugements. Madagascar enracine en lui le sentiment de la fragilité qui préside à la construction de nos valeurs : il ne s'agira pas pour lui de pratiquer un relativisme déresponsabilisant, plutôt de ne pas se précipiter au premier rang des juges et des dénonciateurs.

Une lycéenne de Tananarive a pu demander – et elle avait raison de le demander – à ma sœur, venue présenter il y a quelques années les *Lettres de Madagascar* à Antananarivo : « Pourquoi Jean Paulhan n'est-il pas intervenu pour défendre les Malgaches au moment de la révolte de 1947 ? » Une autre question, plus intime, me brûle aussi les lèvres : « Pourquoi mon père, Frédéric, a-t-il fait le choix d'une affectation à Madagascar, où il est arrivé alors que la révolte de 1947 n'était pas encore tout à fait éteinte ? »

Document

Lettre de Dominique Aury²⁷ à Pierre Paulhan²⁸

11 mars 1980

« Cher Pierre,

Merci infiniment de votre mot, et merci aussi des remarques qui l'accompagnent.

Il en est une seule où je crois avoir quelque chose à ajouter. C'est à propos du départ de Madagascar. Je tiens l'information de Jean – et je sais qu'il en avait fait part à bien d'autres (Malraux, Pascal Pia, entre autres) mais évidemment pas à la famille – sauf je pense à Sala, qui n'en a rien dit, on le conçoit. Voici comment je l'ai (cette information). Je ne sais plus ce que j'avais fait ou dit qui lui avait déplu (l'avait fâché très fort). Quinze jours ou trois semaines plus tard je reçois un de ces petits billets féroces qui donnaient envie de se pendre, et que nous avons tous connus. Je me suis fâchée aussi : « Pourquoi n'avez-vous pas dit tout de suite ce qui ne vous plaisait pas ? Pourquoi attendre et ruminer, et nourrir en silence une rancune ? » – Réponse : « Parce que si je cède à la colère.... Je ne le fais plus jamais, parce que justement une fois je l'ai fait, et alors... » Alors il me dit qu'il avait été fou de rage à voir maltraiter par un Français, à Madagascar, une jeune femme malgache (très belle, j'imagine, et j'imagine aussi qu'il en était un peu amoureux) – et l'avait tué : un coup de revolver. L'homme était si détesté que le village entier a témoigné qu'il s'était suicidé, ce que les faits matériels démentaient. Convoqué chez Augagneur, alors Gouverneur Général, Jean s'est entendu signifier 1^e qu'on « effaçait » l'affaire, 2^e qu'il eût à partir par le premier bateau, 3^e qu'il ne remette jamais les pieds à Madagascar...*

Je suppose qu'Augagneur, bon radical-socialiste à l'époque, était comme de coutume franc-maçon. Je soupçonne aussi vos grands-parents de l'avoir été (à cause du non-baptême de Jean, et du soleil levant qui figure sur la stèle de la tombe familiale à Bagneux, emblème maçonnique à ce que je crois). Donc Augagneur a préféré qu'il n'y ait pas de scandale. – Et la démarche de Sala pour l'École des langues O viendrait immédiatement après.

*J'ajoute que finalement un demi-siècle plus tard, Jean** était, à juste titre, très fier de son geste, et qu'il serait sans doute temps de ne plus le cacher. À l'occasion par exemple du Cahier II qui est consacré à Madagascar.*

A la réflexion, je me dis que tout cela, vous le saviez, et pensiez devoir le taire. Donc que je suis un peu ridicule, à m'imaginer vous l'apprendre. Tant pis pour moi, le ridicule ce n'est pas grave – et pardonnez-moi si c'est le cas.

Affectueusement,

Dominique A.

* (à l'époque)

** Cet intellectuel, comme on dit, n'avait peur de rien, jamais : le courage même, à 20 ans comme à 60. Pourquoi ne pas le montrer ? »

*étudiant à l'école apprennent leur langue de professeurs européens. Ainsi se sont constitués un malgache catholique, un malgache protestant, d'aspect assez différent. » ? Introduction aux *Hain-Teny merinas*, Paul Geuthner, 1913, p. 13-14.*

²⁷ Dominique Aury (1907-1998), l'auteure d'*Histoire d'O*, est une importante journaliste et critique littéraire, traductrice de l'anglais, compagne de J. Paulhan dans la dernière partie de sa vie. Après sa mort, elle fut très active, avec Jacqueline Paulhan, femme de Frédéric, pour maintenir vivante la mémoire de l'écrivain.

Lecture pour tous, I et II, Gallimard 1958, 1999 ; *Anthologie de la poésie religieuse française*, Gallimard, 1997; hommage dans *Un bouquet pour Dominique Aury*, Mazamet, Babel, 2009. L'article de Wikipédia contient une bibliographie quasi-exhaustive.

²⁸ Pierre Paulhan, frère de Frédéric, tous deux fils de Jean Paulhan et de Salomé Prusak (Sala), sa première épouse.

Sources non indiquées dans les notes

- Raoul ALLIER, « L'enseignement primaire des indigènes à Madagascar », *Cahiers de la Quinzaine*, 4^e cahier, mardi 8 novembre 1904. J'ignore si Paulhan avant son départ de France avait lu ce passionnant témoignage, qui dénonce en termes aussi précis que modérés l'arrêté du 25 janvier 1904 mettant fin au régime de contrat avec l'enseignement confessionnel à Madagascar. Il montre bien la schizophrénie et les hésitations de la politique française, consistant à confier à l'Église dans les colonies des missions d'enseignement qu'on souhaitait lui retirer en métropole, dans le climat qui allait aboutir à la Séparation de 1905 ; il évoque de façon très précise aussi l'hostilité des colons au développement de l'instruction parmi les indigènes, qui risquaient de devenir plus revendicatifs (moins exploitables). Au passage, R. Allier lave l'enseignement protestant français en général et l'enseignement protestant étranger en particulier, présent par de nombreuses écoles, de l'accusation souvent portée contre lui de lutter contre la présence française, soulignant que l'enseignement de la Société des Missions de Londres avait lieu uniquement en malgache et, très exceptionnellement, en anglais pour quelques élèves avancés. R. Allier souligne, avec de forts arguments, « *que la connaissance du français [n'est pas] forcément civilisatrice par elle-même* ». Et se prononce pour une malgachisation de l'enseignement, se référant aux critiques de Michel Bréal sur le système scolaire français : « *C'est pour avoir méconnu la force des attaches locales que votre culture est trop souvent sans racine et sans profondeur* ».
- Victor AUGAGNEUR, *Erreurs et brutalités coloniales*, Montaigne, 1927. Évocation des révoltes du Sud-est de Madagascar entre novembre 1904 et août 1905, et plus généralement de troubles permanents ou presque entre 1895 et 1905. Au-delà de la volonté de régler son compte à son prédécesseur, Gallieni, Augagneur dresse un tableau accablant du système colonial.
- Félicien CHALLAYE, « Quelques documents récents sur la colonisation », *Europe*, décembre 1928.
- Georges CLEMENCEAU, *La Liberté à tout prix*, anthologie présentée par Sylvie Brodziak, Les rebelles, coll. dir. par J.-N. Jeanneney, *Le Monde*, 2012.
- Robert DELAVIGNETTE et Charles-André JULIEN, *Les Constructeurs de la France d'outre-mer*, Corrêa, 1946.
- Général GALLIENI, *Neuf ans à Madagascar*, Hachette, 1908.
- GALLIENI, *Lettres de Madagascar 1896-1905*, Paris, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, 1928. Voir en particulier les lettres du 25 octobre 1896 (à Alfred Grandidier sur la condamnation à mort et l'exécution de Rainandriamampandry, ministre de l'Intérieur, et du prince Ratsimamanga, oncle de la reine, l'exil de la princesse Ramasindrasana, tante de la reine, à Sainte-Marie, la confiscation de leurs biens ; du 27 avril 1898 : à Joseph Chailley, favorable aux concessions à des compagnies qui « *doivent avoir droit de justice et de police* » ; du 6 février 1899 : à Joseph Chailley sur les « *maladresses commises dans le Nord de l'île* », la mauvaise conduite des colons de la région, créoles de Maurice et de La Réunion. Gallieni évoque ces colons qui ne paient pas les indigènes ou monnaient auprès d'eux des exemptions de prestation pour l'État (voir aussi la *Correspondance Jean Paulhan-Guillaume de Tarde 1904-1920*, in *Cahiers Jean Paulhan* n° 1, Gallimard, 1980, p. 73-74) ; du 8 février 1901 : à Joseph Chailley, sur la suppression de la prestation due par les indigènes, alors qu'il n'est pas question de céder sur les impôts qu'ils doivent, dont il souligne l'intérêt moralisateur dans *Neuf ans à Madagascar*.
- Jean GRAVE, *La colonisation* [1912], Éditions du Sextant, 2019.
- Jean GRAVE, *Ce que nous voulons et autres textes anarchistes. Le machinisme, La Panacée-révolution, La colonisation*, éd. J. Solal, Mille et une nuits, n° 606, 2012.
- Marius-Ary LEBLOND, *La Grande Île de Madagascar*, Delagrave, 1907. Commentaire de J. Paulhan, qui deviendra secrétaire-gérant de leur revue *La Vie* en 1919-1920 : « *Ils ne sont restés qu'un mois à Madagascar et ont surtout fait causer les Européens* ».
- Marius-Ary LEBLOND, « Bidet », pp. 619-630, *L'Opinion*, Vendredi 1^{er} septembre 1922. Cette nouvelle, que J. Paulhan avait gardée dans sa bibliothèque, sur un « *homme en loques* », le sergent Des Billard, « *garde principal de l'Armée* » dans un poste perdu au sud de Madagascar, peut apparaître comme une sorte de pamphlet anticolonial.
- Georges ODO, *La Franc-Maçonnerie dans les colonies 1738-1960*, Éditions maçonniques de France, 2015. La Grande Loge de France installe en 1890 l'« *Imerina 310* » à Tananarive ; en 1896, quand le protectorat devient colonie, apparaît le Grand Orient de France ; en 1900, « *L'Avenir Malgache* » est présent à Tamatave, en 1903 « *La France Australe* » à Tananarive.
- Victor SEGALEN, *Les Immémoriaux*, Classiques de poche, Le Livre de poche, 2001, préface très éclairante de Marie Dollé et Christian Doumet [Max-Anély, Mercure de France, 1907].